

C. Meyer, M. Borch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux & J. Van Rillaer (2010)

*Le Livre noir de la psychanalyse.*

Paris: Les Arènes, Nouvelle édition remaniée, 2010, 540 p.

Extrait : pp. 106-109

106

## Schreber et son père <sup>91</sup>

**Frank J. Sulloway**

*Historien des sciences à l'Université Berkeley (Californie).*

Le cas Daniel Paul Schreber <sup>92</sup> concerne un magistrat allemand atteint de psychose que Freud n'a jamais rencontré, mais qu'il a analysé d'après les « Mémoires »<sup>93</sup> que celui-ci avait publiés et dans lesquels il décrivait sa maladie. Les nombreux défauts de son analyse ont été mis en évidence par les études érudites de Niederland <sup>94</sup>, Schatzman<sup>95</sup>, Israëls <sup>96</sup> et Lothane <sup>97</sup>.

Deux aspects de ce cas ont été significativement reconsidérés par ces chercheurs : la relation de Schreber avec son père et d'autre part son homosexualité supposée.

---

<sup>91</sup> Extrait de « Reassessing Freud's Case Histories » *ISIS, the Journal of the History of Science Society*, vol. 82 (1991), p. 245-275. Texte traduit de l'américain par Marie-Cécile Politzer.

<sup>92</sup> S. Freud, « Psycho-analytic notes on a autobiographical account of a case of paranoia (dementia paranoides) » (1911), *Standard Edition*, XII, Londres, Hogarth Press, 1958, p. 3-79. — « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoia (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique », *Œuvres complètes*, PUF, 1993, X, p. 225-304.

<sup>93</sup> D. P. Schreber, *Memoirs of My Nervous Illness* (1903), éd. et tr. I. Macapilne et R. A. Hunter, Cambridge, MA : Harvard University Press, 1988.

<sup>94</sup> W. G. Niederland, « The "miracled-up" world of Schreber's childhood », *The Psychoanalytic Study of the Child*, 14: 383, 413, New York, International Universities Press, 1959a ; « Schreber : Father and son », *Psychoanal. Quart.*, 28 : 151-69, 1959b ; « Schreber's father », *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 8 : 492-99, 1960 ; « Further data and memorabilia pertaining to the Schreber case », dans *Freud and His Patients*, ed. M. Kanzer et J. Glenn, New York, Aronson, 1980, p. 295-305.

<sup>95</sup> M. Schatzman, *Soul Murder : Persecution in the Family*, New York, Random House, 1973.

<sup>96</sup> H. Israëls, *Schreber : Father and Son*, Madison, CT, International Universities Press, 1989. — *Schreber, père et fils*, Seuil, Coll. Le champ freudien, 1986.

<sup>97</sup> Z. Lothane, « Schreber, Freud, Flechsig, and Weber revisited : An inquiry into methods of interpretation », *Psychoanal. Rev.*, 76 : 203-62, 1989 ; *In Defense of Schreber*, Hillsdale, NJ, The Analytic Press, 1992.

Le père, Moritz Schreber, était un médecin orthopédiste qui avait écrit de nombreux travaux sur l'éducation des enfants. Freud, qui avait déjà élaboré sa théorie de la paranoïa avant de tomber sur les *Mémoires* de Schreber, ne prit même pas la peine de lire les travaux du père. Pourtant, il semble bien qu'il y ait un lien entre les hallucinations du fils (des sensations de poitrine oppressée, de tête comprimée, de cheveux tirés) et plusieurs appareils dont le père recommandait l'utilisation pour forcer les enfants à se tenir bien droit. Par exemple, Moritz Schreber vantait les mérites d'un « redresseur » qui empêchait l'enfant de se pencher en avant quand il écrivait ou lisait. L'instrument consistait en une barre horizontale fixée à la table en face de l'enfant et qui pressait sur sa poitrine à la hauteur des épaules et des clavicules (voir figure ci-dessous). Un autre appareil, le « porteur de tête », encourageait l'enfant à tenir sa tête droite en tirant sur ses cheveux chaque fois qu'il la laissait tomber. On ignore si Daniel Paul Schreber fut jamais soumis à l'une de ces machines, mais Niederland et Schatzman ont tous les deux argué avec raison que ses hallucinations, que Freud interprète comme les signes d'une homosexualité refoulée, ont un lien avec les méthodes d'éducation de son père.



Le rôle du père dans la psychose de son fils est cependant loin d'être clairement défini. Il est possible que Niederland et surtout Schatzman soient allés trop loin en prétendant que le père était un tyran responsable de la folie de son fils. Israëls<sup>98</sup> soutient en effet que Moritz Schreber était un père aimant, adoré par sa femme et ses enfants, dont les théories sur l'éducation et le maintien n'étaient pas particulièrement originales pour l'époque.

Si Moritz Schreber était sévère au sujet du maintien de ses enfants et leur imposait des idéaux sociaux élevés, il recommandait aussi « d'être gai avec l'enfant, de lui parler, de rire, de chanter et de jouer avec lui », et il soulignait l'importance de faire souvent son éloge. Surtout, disait-il, il ne fallait pas faire de « l'enfant l'esclave d'une volonté qui n'est pas la sienne »<sup>99</sup>. Ce que Niederland et Schatzman ne mentionnent ni l'un ni l'autre.

Mais si Niederland et Schatzman ont effectivement déformé la figure du père qu'était Moritz Schreber, Freud était allé beaucoup plus loin en omettant des preuves concrètes et déterminantes de sa personnalité et de ses convictions pédagogiques. Si cette omission avait été le fait de l'ignorance, elle serait compréhensible. Mais, en réalité, Freud avait bien connaissance de certains faits qui contredisaient ses assertions au sujet du père. Dans une lettre remarquable à Sándor Ferenczi, écrite pendant qu'il travaillait sur le cas Schreber, il

<sup>98</sup> H. Israëls, *op. cit.*

<sup>99</sup> M. Schreber, *Kallipädie ; oder Erziehung zur Schönheit durch naturgetreue und gleichmässige Förderung normaler Körperbildung, lebensüchtiger und geitiger Veredung und onsbesondere durch möglichste Benutzung spezieller Erziehungsmittel : Für Ältern, Erzieher und Lehrer*, Leipzig, Friedrich Fleischer, 1958, p. 65, 135 ; voir aussi Lothane, 1989, p. 213.

décrivait Moritz sous les traits d'un « tyran domestique »<sup>100</sup>. Il tenait cela du docteur Arnold Georg Stegmann, un adepte de la psychanalyse qui connaissait non seulement les différents psychiatres qui avaient traité Daniel Paul Schreber, mais aussi certains membres de sa famille. De manière étonnante, Freud supprima cette information dans son récit de cas, où il décrit au contraire Moritz Schreber comme un « père excellent »<sup>101</sup>.

En lisant le nouvel examen que fait Lothane <sup>102</sup> des preuves de l'homosexualité de Schreber, on comprend mieux pourquoi Freud a supprimé cette information. Freud était désireux de montrer que la paranoïa était causée par une homosexualité refoulée et, dans le cas précis de Schreber, par un désir homosexuel refoulé pour son père. Avant sa maladie, Schreber n'avait fait preuve que d'inclinations hétérosexuelles. Cependant, juste avant l'une de ses hospitalisations, alors qu'il était encore à moitié endormi, Schreber avait été soudain saisi de la pensée « particulièrement étrange » que ce « doit être très agréable d'être une femme

109

subissant l'accouplement sexuel »<sup>103</sup>. Durant la maladie qui suivit, il eut la conviction délirante que son psychiatre et Dieu le changeaient progressivement en femme, un processus contre lequel il devait lutter pendant de longues années avant de se réconcilier avec le projet de Dieu (celui-ci posait la féminisation de Schreber comme préalable à la rédemption finale du monde). Naturellement, Freud interpréta ces hallucinations comme la preuve de l'homosexualité inconsciente de Schreber.

Mais Lothane <sup>104</sup> conclut après un examen minutieux des « Mémoires » de Schreber que Freud « a manipulé les événements décrits par Schreber et les a transformés pour qu'ils correspondent à sa théorie »<sup>105</sup>. Ces distorsions comprenaient l'imputation à Schreber de désirs homosexuels sous les prétextes les plus douteux et le silence observé par Freud sur la rage de Schreber à l'encontre de son psychiatre lorsque celui-ci l'avait fait interner dans un asile pour incurables (Schreber avait déjà été traité et guéri par ce même psychiatre dix ans plus tôt). Après que son délire se fut stabilisé en une série d'hallucinations inoffensives, Schreber lutta plusieurs années pour obtenir sa sortie de l'asile. Utilisant de brillants arguments juridiques pour sa défense, il obtint finalement gain de cause devant une cour allemande, en dépit des protestations entêtées du directeur de l'asile.

Quoi qu'il en soit, Freud a évidemment considéré que le portrait d'un Moritz Schreber despote et persécutant ses enfants ne pourrait qu'affaiblir son hypothèse d'une homosexualité et d'un complexe d'Œdipe inversé à l'origine de la maladie du fils. Un père tellement supérieur, dit Freud, était évidemment propice à sa transformation en Dieu dans la mémoire affectueuse de son fils <sup>106</sup>. En effet, selon Freud, c'est « le fait que la tonalité du complexe paternel était positive » et « sans nuages » qui permit finalement à Schreber d'accepter ses fantasmes homosexuels et de parvenir de la sorte à une guérison partielle <sup>107</sup>. Le « tyran domestique » fut donc transfiguré par Freud en l'« excellent père » de l'histoire de cas publiée.

---

<sup>100</sup> Z. Lothane, *op. cit.*, p. 215.

<sup>101</sup> S. Freud, « Psycho-analytic notes on a autobiographical account of a case of paranoïa (dementia paranoides) », *op. cit.*, 1958, p. 78.

<sup>102</sup> Z. Lothane, *op. cit.*

<sup>103</sup> D. P. Schreber, *op. cit.*, p. 63.

<sup>104</sup> Z. Lothane, *op. cit.*

<sup>105</sup> Z. Lothane, *op. cit.*, p. 221.

<sup>106</sup> S. Freud, *op. cit.* (1911), p. 52.

<sup>107</sup> S. Freud, *op. cit.* (1911), p. 78.